

LE PLANCHER  
PERRINE LE QUERREC



Pour Laurent, pour toujours



Il est sur mon corps, il pousse et geint et frappe et crie et bave. Il est sur mon ventre, mon visage, mes seins, mes cuisses. Il perce, saigne, jure, force. Ses coups résonnent dans mes os ; je pensais en avoir terminé avec lui, avec eux, je pensais m'enfoncer dans le néant et l'oubli, je pensais m'échapper.

Mais il est là, sur moi, à me chevaucher.

Couteau, poinçon, gouge, il m'écorche, me pèle, me fend, me taille.

Sous lui je crie, immobile.

Je me débats, silencieuse.

Je me révolte, morte.



## **La souche**





Au départ, tout au début de l'histoire, il y eut un petit exil, d'une campagne à l'autre, d'une orée à l'autre. 1930. Joséphine et Alexandre débarquent dans le Sud. Ils fuient le Nord. Chassés par la mésestente constante qui règne autour d'eux. Détestés par le voisinage. Joséphine surtout. Joséphine dont les deux frères sont enfermés à l'asile. Joséphine qui méprise et maudit, du lever au coucher. Joséphine qui crache sur les autres et n'aime pas les siens. Joséphine scellée dans un mariage d'âge et de fortune, de partage de terres.

Alexandre et Joséphine achètent une ferme. Possèdent cette ferme si grande. Une maison de maître aux mains des étrangers. Sales étrangers qui détiennent maintenant les hectares, la terre, les murs, les bêtes. Qui s'installent. Ne sont même pas d'ici, le village des Deux-cents. Deux cents âmes jalouses, envieuses, toutes petites âmes crachent sur les nouveaux arrivés tout-puissants. Joséphine est la mère, Alexandre le père, Paule est la fille aînée, née dans le Nord, premier bourbier. Alexandre le maître règne, engrosse sa

femme trois fois de plus, deux nouveaux enfants naissent, Simone et Jeannot. Un naît à peine et meurt immédiatement, Mortné. Jeannot est le dernier. Un garçon. Le garçon. Le fils. Ne sera jamais Jean, Jeannot à vie, jamais adulte, mais le petit chose innommé.

À chaque naissance, pour chaque enfant, Joséphine recouvre son visage d'un foulard qu'elle noue derrière sa nuque. Elle attrape un enfant, le pose contre son sein, se laisse téter. L'enfant – Simone, Paule, Jeannot, Mortné n'eut pas le temps – lève son regard, fouille l'opaque foulard qui vibre étrangement sous la respiration de Joséphine. L'enfant ne voit rien, ne se reflète nulle part, ignore qui le tient.

Jeannot naît en 1939, LA GUERRE EST DÉCLARÉE. Enfant conçu pour éviter au père la conscription. Alexandre n'ira pas semer ses tripes et son sang sur le front. Se battra sur le front familial, dans l'univers silencieux de la campagne, l'univers du malheur. Jamais héros, ni dans ses terres, ni au-delà. Ne mourra pas pour la liberté.

Devant Jeannot ses deux sœurs, Simone et Paule, avancent bras tendus dans le village qui complotte et murmure à leur passage. Ces étrangers qui

couleuvrent sur une terre qui n'est pas leur, et là-bas, à feu et à sang, la France collabore ; les parents de Jeannot Simone Paule embauchent une employée au service de la milice, le village accueille ceux de la Résistance. On réglera le sort des cinq ensuite, pour le moment, fermez les écoutilles, servez la soupe.

Les Deux-cents bruissent d'un côté, de l'autre les filles poussent, sabots, tabliers sur robes empesées, cheveux nattés. Jeannot culottes courtes blouse bleue martingale tachée de graisse, trébuche sur le chemin. Et ainsi font font font les années de guerre.

Dans la marmite familiale posée au centre de la table, bouillonnent les histoires de conflits, s'entrechoquent les mots Hitler, de Gaulle, Juifs-camps, maquis, résistance-collaboration, héros-victimes, pièges-plans-armée, flottent de gros morceaux de terre, cette terre qui aspire les hommes au combat et les autres, comme Alexandre, restés sur place. Louches de peur, tranches d'horreur, gobelets de sang. Tout peut arriver puisque cela est arrivé : génocide, charnier, camps. Les nouvelles traversent le village, le poste TSF grésille et derrière ce bruit inaudible, défaites et victoires.

À l'école, chants patriotiques, famille et patrie ; à l'église, chants liturgiques, famille et morale. Sous les injonctions de Joséphine, la famille endimanchée pour aller à l'église et en revenir, ne suit jamais le chemin fréquenté. Y vont seuls, en reviennent seuls, ne parlent à personne, gardent constamment la tête baissée, regardent par en dessous.

Alexandre, Joséphine, Paule, Simone et Jeannot : il y avait une histoire où les parents étaient heureux et Paule, Simone et Jeannot trois enfants gais et insouciant. Mais on n'était pas dans cette histoire-là.

Autour de la table tombale, cinq silences

Celui du père, tout en mots de labeur et de sécheresse  
Celui de l'aînée, désordonné, débordant, qui voudrait s'échapper

Celui de la cadette, saillant, rebelle, indicible

Celui du benjamin, reclus, terré derrière la pudeur  
du cri

Celui de la mère, retranchement et travaux forcés, un silence de haine que nul n'écoute jamais

Ils ont tous un air de famille, un air de désastre  
Trois fois par jour, ils meurent de faim

Au soleil, les hommes se dévêtent, longs bustes blancs, mains et visages noirs. La terre est la conversation.

La terre est la raison. À la ferme, lorsque le sujet de la guerre est tari, la terre revient, les journaliers, à renvoyer, à garder. Joséphine donne son avis, a un avis sur tout, garder, licencier, vendre, se séparer. Au-dessus des têtes baissées des trois enfants, règlements de compte. Joséphine et Alexandre, argent commun. L'ambition d'Alexandre d'un bien toujours plus considérable à léguer à ses enfants, mais Joséphine se méfie, sort son cahier, aligne des colonnes de chiffres, sa dot, ce qu'il doit, ce qu'il a emprunté, et la part de Mortné qu'il faut bien ajouter. Puis elle referme le cahier. Les enfants retiennent leur respiration. L'humeur de Joséphine bascule, elle menace Alexandre. Que dit-on dans le village ? Ces rumeurs qui courent, Joséphine les écharpe, les saigne et les jette au visage d'Alexandre.

Le Colosse abat sa main sur la table, se dresse au-dessus de la famille, repousse la chaise qui tombe et claque la porte. Joséphine crache, Paule presse ses yeux de larmes, Simone quitte la table en courant, crie qu'elle sort, Jeannot, jambes tremblantes cachées par la table, fixe sa mère, dans l'attente.

— Qu'est-ce que tu as toi à me regarder comme ça ? Disparais de ma vue !

Les années avancent et avec elles les coups de hache, les éraflures, les entailles, les éviscérations. Les années avancent et elles essaient, les filles, de courir insouciantes, d'étudier bienveillantes, de grandir, turbulentes. Les années passent et Jeannot tente de comprendre et d'apprendre, d'aimer et de parler. Les années passent et les parents poursuivent l'œuvre de destruction, souterrainement aidés par les Deux-cents qui n'en finissent pas de maudire, de cracher, d'envier.

Joséphine ne souhaite voir personne. Refuse les contacts. Refuse les échanges. Comme autrefois dans le Nord. Alexandre l'humilié cherche un peu de réconfort. Parfois une femme, une peau douceur, des caresses silencieuses.

Car Alexandre et Joséphine

Taciturnes, silencieux, étranges, solitaires

Estrangers

Ce n'est pas un père, juste une forme de violence

Ce n'est pas une mère, juste une forme d'indifférence

Ce n'est pas une famille, juste une forme de récit

Ce n'est pas eux, juste une forme de silence

Juste une forme d'humanité

Une longue cohabitation avec l'inhabitable